

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

RANTASQUEN

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vis où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

[Vol. 6: QUEBEC, 24 MAI, 1845. No. 19]

Mélanges Littéraires.

◆◆◆◆◆
COURAMÉ,

OU L'AMOUR DE LA TERRE NATALE.

(Suite et fin.)

Toutes les femmes indiennes étaient vêtues plus modestement que de coutume. La plupart d'entre elles s'étaient parées avec des plumes d'oiseaux ; elles portaient des jupes de zingue ou de toile bleue, qui est la couleur favorite des Noragues ; quelques-unes avaient cherché à donner de l'éclat à leur peau par des couleurs artificielles. Elles marchaient avec des brodequins, sorte de chaussure de jonc et de coton très élégamment travaillée. Malgré ce costume, un peu bizarre, Couramé était ravi de les voir, et trouvait que leurs ornements étaient préférables à ceux dont on usait pour l'embellir. Elle enviait leur sort, et lui tardait d'être confondue avec elles.

Quant aux Indiens, ils étaient en extase devant les grâces de Couramé, qu'ils avaient de suite reconnue, et qu'ils considéraient avec le plus grand étonnement c'était un spectacle intéressant de voir ces habitants des forêts se mêler avec les gens de la ville ; on les introduisit chez le gouverneur, ils ne tardèrent pas à demander des serpes, des hâches, des fusils, et d'autres outils ou instruments dont ils avaient le plus grand besoin. Les femmes Noragues montraient des paniers de jonc et des vases de terre, qu'elles donnaient aux dames de la ville, recevant en échange des colliers de jais, des bracelets et autres objets de verroteries, etc. Pendant ce temps, Couramé se mêlait avec elles, elle cherchait sa mère qui ne soupçonnant pas que sa fille vivait encore, n'avait pas quitté son rabet.

Le gouverneur reçut les Indiens avec la plus franche cordialité ; car, comme je l'ai dit plus haut, son vœu le plus ardent était de leur faire aimer les jouissances

de la civilisation. Ceux-ci étaient à peine arrivés, qu'ils parlaient déjà de se remettre en voyage. Pour les retenir, on chercha à intéresser leur curiosité, mais rien ne pouvait les captiver ; l'admiration des sauvages est passagère et s'évanouit instantanément ; chez eux il n'y a que les passions conservatrices qui soient permanentes : elles ne trouvaient-ils rien d'extraordinaire dans les tableaux et autres chefs-d'œuvre de l'art qu'on leur présentait ; ils jugeaient toujours la nature plus vraie, et il leur tardait d'y retourner. Tout ce qui n'était pas relatif à leurs besoins ne faisait aucune impression sur eux. Les glaces qui se trouvaient dans le salon du gouverneur ne les étonnèrent pas, parce qu'ils s'étaient souvent mirés dans la rivière d'Aprouague ; on essaya de les surprendre par la peinture, ils crurent voir l'image d'un objet qui se réfléchit dans l'eau.

Pour mieux les intéresser, on leur donna une petite fête. Ils furent d'abord ravis de cette multitude d'instruments à vent dont se composait la musique du régiment qui était alors en garnison à Cayenne ; eux qui n'avaient que de mauvaises flûtes de bambou dont ils tiraient les sons les plus monotones. Les Indiens aiment les sons bruyants et tumultueux, parce qu'ils n'expriment rien de fixe et de déterminé. Le gouverneur n'avait d'ailleurs rien négligé pour que les Noragues n'éprouvassent ni désagrément ni contrainte. Il leur fit servir un grand festin. Ce qui les étonnait, n'était cette multitude de plats qu'ils voyaient paraître successivement. Ils ne concevaient pas les usages de tant de superfluités déjà introduites dans les maisons des riches Européens.

Après le repas on eut recours à des jeux pour les mieux distraire. M. le baron de Besmer désira que Couramé parût devant les Indiens. Elle fut ravissante en exécutant une danse Norague, embellie par tous les prestiges de l'art. Les Indiens l'entouraient et semblaient la suivre en observant la cadence avec une précision remarquable ; ils s'exaltaient devant la grâce inimitable de ses pas. La danse naît du besoin que nous avons de rendre nos sensations par des signes. Couramé joignait à tous les agréments que donne l'éducation, ces grâces natives qui tiennent au pays où l'on a reçu le jour. Les sauvages exécutèrent ensuite quelques pantomimes ; cette espèce de divertissement est très en usage dans la nation des Galibis.

La fête aurait été incomplète, si l'on n'eût pas fait chanter les Indiens qui étaient un objet de curiosité pour toute la colonie. La musique des Noragues est triste et monotone comme celle de tous les Galibis, mais les sons en sont très expressifs quand ils peignent les angoisses du malheur et de la tristesse ; ils ont presque toujours pour objet la compassion et le courage. Mais ce qui intéressa le plus, ce fut une jeune sauvage qui fit entendre des accords justes et tout-à-fait inconnus : elle chanta un hymne qui exprimait les regrets d'une mère dont la fille avait été submergée par le raz des marées, à l'embouchure de l'Aprouague ; rien n'est plus fréquent qu'un pareil malheur. Mais Couramé ne put entendre de tels regrets sans verser un torrent de larmes ; elle s'imagina aussi que sa mère la pleurait ; et cette idée la plongea dans une tristesse qui l'empêcha de prendre aucune part à tout ce qui se passait autour d'elle.

Cependant la jeunesse, la grâce, les attraits de Couramé avaient produit la plus grande impression sur les Indiens. Qui ne l'aurait admirée ? elle était belle comme une statue sortie de la main des Grecs. On ne saurait peindre la joie des sauvages quand ils retrouvent accidentellement quelqu'un de leur tribu qui leur a été ravi par la civilisation et qu'ils peuvent réincorporer dans leurs rangs. Couramé ne cessait de communiquer avec eux dans la langue des Galibis, langue douce et persuasive, qui suffit d'ailleurs pour exprimer les choses les plus importantes de la vie ; elle leur témoignait par tous les moyens le désir ardent qu'elle avait de revoir le lieu de sa naissance.

Les sauvages éprouvent tous les sentiments à un degré d'exaltation extraordinaire : ils sont aussi ardents quand ils aiment que quand ils se vengent ; ils eurent à peine vu Couramé, qu'ils la prirent dans une affection prodigieuse. Celle-ci méditant sa fuite se mêlait avec les femmes Noragues. Les Indiennes l'entouraient et semblaient vouloir s'en emparer ; il ne leur fallut qu'un instant pour s'entendre ; les signes, les regards, tout parlait. Ainsi l'on voit les animaux sauvages encourager à la désertion ceux que l'homme tient sous sa dépendance. Couramé écoutait toutes les communications avec un trouble continu ; elle s'affermissait de plus en plus dans le projet qu'elle avait de quitter la ville pour se rendre dans sa tribu ; elle prenait les Indiennes à l'écart et ne cessait de les questionner.

La nuit s'avancait, le baron de Besner avait fait tendre des hamacs dans une grande salle de la maison du gouvernement, afin que les Indiens pussent s'y reposer. Durant ce temps, Couramé veillait et préparait furtivement son départ. Une seule inquiétude la dévorait ; c'était le chagrin qu'elle allait causer à Mme de Sainte-Croix ; cette pauvre fille flottait entre deux sentiments contraires. La nature n'a pas voulu qu'il y eût des plaisirs purs dans cette vie ; rien n'est plus pénible que ces penchans opposés, que ces combats intérieurs qui la tyrannisent en sens divers ; quand notre cœur est combattu par deux puissants intérêt, nous tombons dans un état de perplexité indéfinissable.

La lune brillait de tout son éclat, et Couramé profitait de sa clarté pour contempler de sa fenêtre la surface de la mer. Avec quelle joie elle promenait ses regards sur cette plaine azurée que les pirogues des Indiens allaient bientôt sillonner ! Cayenne n'est pas très éloignée du canton d'Approuague, et pourtant il lui semblait qu'elle avait des régions immenses à traverser avant de parvenir au terme de ses vœux ; pour un cœur impatient, ce n'est point l'espace, c'est le désir qui fait l'espace.

Enfin l'aurore parut et Couramé rassembla toutes ses forces pour quitter la maison de sa bienfaitrice. Mais quelle douloureux regret s'éleva dans son âme ! On peut aller avec transport vers la terre natale, et pourtant donner encore des larmes à la terre de l'hospitalité ; Couramé sanglotait en abandonnant la maison où on l'avait si bien accueillie et si bien aimée. Elle écrivit à sa mère adoptive une lettre, où elle se confondait en expressions vives d'attendrissement et de reconnaissance ; enfin elle déposa fidèlement sur une table tout ce qu'elle avait reçu des mains généreuses de Mme de Sainte-Croix, et laissa dans un pagare tous les bijoux qui faisaient sa parure.

Révêtue d'un simple habit indien, ses cheveux lisses couvraient seuls ses épaules. Pendant que tout le monde dormait encore, elle sortit et courut avec précipitation vers le rivage où les Noragues l'attendaient. A cette heure matinale peu de personnes se trouvèrent sur son passage ; sa nu lité lui servait en quelque sorte de voile, et l'empêchait d'être reconnue ; elle s'élança dans la pirogue ; on chanta l'hymne du départ, et on rama en cadence vers la terre d'Approuague.

Les Indiens s'éloignèrent chargés des présents du gouverneur. Sans doute les vents furent favorables ; sans doute la traversée fut prompte, et la pirogue qui conduisait Couramé arriva heureusement à sa destination ; mais aucune expression ne peut rendre l'affliction qu'éprouva Mme de Sainte-Croix, lorsqu'elle apprit la fuite précipitée de cette fille adoptive qu'elle avait comblée de biens et chérie si tendrement. Dans les premiers moments, elle refusait de croire au malheur qu'on lui annonçait ; cependant ses doutes ne tardèrent pas à s'éclaircir quand elle entra dans la chambre de Couramé, et qu'elle jeta les yeux sur la lettre d'adieux que cette pauvre fille venait de lui écrire.

Madame de Sainte-Croix était inconsolable de cet événement ; elle ne crut pas néanmoins devoir faire la moindre réclamation auprès des Indiens ; car Couramé

n'avait fait qu'user de son droit en retournant auprès de sa véritable mère. Elle supporta donc ce violent chagrin ; et cinq années s'écoulèrent sans qu'on entendit parler de la fugitive, qui était probablement heureuse dans le carbet de sa mère ; cette idée adoucissait les regrets de Mme de Sainte-Croix.

On avait à peu près oublié Couramé à Cayenne, quelquefois seulement on se bornait à rappeler son nom dans les conversations. Par le plus singulier des hasards, il arriva que le respectable docteur Valayer fut conduit sur les rives de l'Approuague ; il avait acquis une propriété dans ces lieux si fertiles, et il allait la visiter. Il entraît aussi dans ses projets d'y faire des promenades de botanique, car le docteur était passionné pour cette branche de l'histoire naturelle, et il était regardé comme un des meilleurs élèves de Bernard de Jussieu.

On ne peut se peindre la surprise qu'il éprouva, lorsque, ayant visité les Indiens Noragues, la première personne qui s'offrit à sa rencontre fut Couramé, qu'il n'eut pas de peine à reconnaître. Il était entré dans son Carbet, où il la trouva entourée de toute sa famille. Elle avait pris pour époux le fils d'Almiki, chef de la tribu, le même qui avait fait la partie de la députation près le gouverneur de Cayenne, lorsque Couramé portait encore le nom de Démétrie ; c'était celui dont la noble stature avait été tant admirée dans la fête donnée aux Indiens par le baron de Besner ; il était juste que la plus belle des femmes de la tribu fût unie au plus courageux. Couramé se trouvait aussi près de sa mère, qui vivait encore et dont elle consolait tous les instants. Des hamacs, des vases de terre, quelques instruments pour la pêche et la chasse, deux chiens fidèles, voilà ce qui meublait le carbet où elle aimait à passer ses jours.

Le docteur Valayer considérait avec étonnement tous les changements qui s'étaient opérés dans la manière d'être de Couramé. Ce n'était plus cette jeune fille que la mélancolie et l'ennui desséchaient au milieu du luxe et de la richesse ; c'était une femme livrée toute entière aux soins maternels, et qui coulait sa vie dans la paix domestique. Elle n'avait pas cessé d'être belle et n'avait rien perdu de son goût pour la parure ; elle portait un collier fait avec des dents de tigre ; ses cheveux étaient ornés de quelques pierres brillantes, ramassées dans le sable de la rivière des Rubis ; ses bracelets étaient de rouages, graines sauvages qui ressemblent un peu au juyet.

On a raison de dire qu'un carbet bien ordonné est l'asile des vertus patriarcales ; le docteur Valayer prétendait n'avoir jamais vu de tableau plus touchant. Il bénissait le jour où ses intérêts particuliers et l'amour de la botanique l'avaient conduit dans cette contrée. Couramé était heureuse de son bonheur et de celui des siens. Le docteur lui fit une multitude de questions sur son nouvel état, et il résulta de ses réponses qu'elle était mille fois satisfaite d'avoir été rendue à sa condition primitive. Il lui demanda ce qu'elle avait fait de tous les talents qu'on avait pris soin de développer en elle pendant son séjour à Cayenne ; il voulut savoir si elle regrettait une bibliothèque fort curieuse dont Mme de Sainte-Croix lui avait fait présent pour perfectionner son éducation. "Voilà mes livres," répondit-elle, en montrant ses enfants et le nouveau-né qu'elle allaitait. "Je suis épouse et mère ; tout mon esprit est passé dans mon cœur. De tout ce qu'on m'a appris, je n'ai rien conservé que la crainte de Dieu, qui m'a soutenue dans toutes mes afflictions ; je lui dois la continuation du bonheur dont il m'a comblé sur la terre, et la propriété de mon carbet."

Il s'établit ensuite entre le docteur Valayer et Couramé une conversation, durant laquelle ils eurent occasion de balancer les inconvénients de la civilisation avec ceux de la vie sauvage. "Ne me parlez plus de votre science, disait celle-ci, elle ne donne que des incertitudes. Que faut-il au Norague pour être heureux ? son arc, et sa liberté. Mes enfants connaissent et aiment Dieu ; mais ils ne cherchent point à pénétrer les secrets de la Providence ; leur raison n'est jamais

tourmentée ; ils goûtent, ici-bas le bonheur, sans s'inquiéter, d'où il leur vient. Pour nous conduire dans la vie nous avons la prudence, ce génie conservateur des âmes sensibles. Cette indépendance que vous poursuivez avec tant d'ardeur, nous la possédons ; car au milieu de nos bois, au sein d'une nature aussi bienfaisante qu'hospitalière, il n'y a ni despotisme, ni servitude. Nous ne faisons aucun cas de notre gloire, parce que nous sommes affranchis de l'opinion."

Durant cet entretien, le brave Alouki, son époux, dans un coin de son carbet, fumait des écorces odoriférantes, et semblait être en extase devant le bon sens et le savoir de sa femme. Le docteur Valayer admirait de son côté le choix des expressions de Couramié, qui contrastait singulièrement avec la condition d'une sauvagerie ; il approuvait ses résolutions ; il était attendri de ses bons sentiments. La croira-t-on ? quelque temps après, ce bon et respectable vieillard, qui m'a raconté cette histoire, éprouva lui-même, aussi vivement que Couramié, l'amour de la terre natale ; il vendit tout ce qu'il possédait dans la colonie pour retourner en France, et les lieux qui l'avaient vu naître ont été ceux qui l'ont vu mourir....

Le docteur ALIBERT.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 24 MAI, 1845.

LA VÉRITÉ CHOQUE.

OU

Le Fantasque en Antagonisme avec Lord Metcalfe.

(Scène de nuit amenée au grand jour.)

SUITE.

Le lecteur se souvient que nous avons laissé dans notre dernier numéro Lord Metcalfe en concile secret avec Mr le capitaine secrétaire qui écrit des lettres militaires peu civiles, et Mr le secrétaire provincial, Daly, qui n'en écrit pas du tout. On se rappellera sans doute aussi que Monsieur le vénérable président du conseil-exécutif arrivait tout éploré chez Son Excellence le gouverneur-général qui l'avait envoyé chercher pour lui aider à traduire un article du *Fantasque* qui avait excité une furieuse colère chez milord à cause de la ressemblance qu'il y trouvait avec une dépêche intime de lord Stanley.

Le vénérable entre ; il a un mouchoir de poche sur les yeux, et un grand châle rouge lui cache le bas du visage ; il court se précipiter aux genoux de milord Metcalfe qui, à la vue de tant de dévouement, essaie de prendre un air attendri. Mr Higginson lève les épaules et Mr Daly s'est retiré en arrière afin de mieux observer la scène qui va se passer, qu'il ne comprend pas encore, mais qu'il redoute par instinct. Il a le dos tourné à la cheminée ; les basques de son habit sont relevées, et pendent en avant par dessus ses bras, élégante posture qui

chique beaucoup un des valets qui n'a pu s'empêcher d'entr'ouvrir la porte et de passer sa tête dans l'appartement pour épier ce qui s'y fait et s'y dit, afin d'aller régaler ses camarades de la cuisine des grandes nouvelles qu'il aura pu saisir sur les affaires d'état, et de recevoir en retour, des marmitons, une bonne assiette de bouillon de perdrix destiné à milord, quitte à dire à Son Excellence qu'il était tourné ou qu'on l'avait oublié ; car on sait que dans les grandes et bonnes maisons les maîtres ne sont servis que lorsque les serviteurs n'ont plus besoin de rien. C'est peut-être justice, après tout. Mais, revenons à nos moutons, c'est-à-dire à nos loups.

Pendant quelque temps la vive émotion qu'éprouve ou que feint le vénérable empêche les assistants de comprendre ce qu'il dit. Enfin milord qui a entendu les mots de santé, précieuse, d'existence chérie, se hâte de rassurer son premier ministre :

Milord :— Mon cher, mon bon monsieur Viger, tranquillisez vous, je vous en prie. Ma santé est excellente, et j'es-père bien que le Canada me verra long-temps encore à la tête de son gouvernement, travailler au bonheur de tout le monde.

Le vénérable :— Ah ! Oh ! Dieu soit loué ! Quoi ! milord, vous ne partez point pour Londres ? vous n'êtes point malade, dangereusement malade ? Quelle joie ! quel bonheur ! le Canada est sauvé ! mon ministère tiendra !

Milord serrant avec affection les mains de son ministre :— Oui, oui, mon respectable monsieur Viger, rassurez-vous, je suis mieux que jamais et j'espère que nous pourrons mener à bonne fin les plans heureux que nous avons conçus ensemble pour le bonheur de votre belle patrie que des méchants veulent troubler encore.

Le vénérable tire sa tabatière et offre une prise à Milord qui en prend une et la jette tranquillement sous la table ; il offre ensuite du tabac au capitaine Higginson, au valet qu'il voit à la porte, enfin il en offre aussi à Mr Daly qu'il reconnaît tout-à-coup ; mais comme il ne s'attendait pas à le trouver là à pareille heure, la surprise lui fait renverser sa tabatière sur le tapis ; nouvelle émotion ; ses sentiments sont partagés alors entre Mr le secrétaire provincial et le tabac ; le tabac l'emporte ; il se baisse pour en sauver un peu du naufrage. Mr Daly voit une occasion de faire disparaître le nuage qu'il a pu lire en un instant sur le front du président, et, en habile courtisan, il la saisit. Il court à la table, prend une plume, une feuille de papier et revient se jeter à genoux près du vénérable qui essaie, pincée par pincée, de faire rentrer dans sa boîte la poudre parfumée qui lui procure de si douces jouissances. Mr le secrétaire se servant de la barbe de la plume, fait délicatement et prestement voler le tabac sur la feuille de papier, qu'il verse ensuite dans la tabatière. Le vénérable la prend et on peut lire dans le regard qu'il jette à Monsieur le secrétaire provincial une ineffable reconnaissance. Toute défiance est disparue, et maître Bernard Dominique qui interprète mieux les physiognomies que les gros livres de science se dit à lui-même qu'on gagne toujours davantage à se ployer aux circonstances qu'à se raidir contre elles. Avis aux politiques qui veulent faire leur chemin.

Les deux ministres se rapprochent ensemble de la table où siègent le gouverneur et Mr le capitaine Higginson ; sur un signe de celui-ci ils s'y assoient, l'un vis-à-vis de l'autre, et alors la conversation reprend un cours sensé que l'émotion et les accidents avaient jusqu'alors rendu impossible.

Milord :— Mon cher monsieur Viger, j'ai pris la liberté de vous faire appeler malgré l'heure avancée de la nuit afin de m'aider à traduire cette dépêche de lord Stanley vu que je ne comprends que très-imparfaitement la langue française.

Le vénérable se lève précipitamment, joint les mains, regarde le plafond et s'écrie avec enthousiasme :— Une dépêche en français ! Que le ciel soit béni

quel bonheur ! notre règne est assuré ! notre vieille popularité va nous être rendue ! nos ennemis vont mordre la poussière de honte ! enfin, grâce à nos efforts nous avons sauvé la nationalité, canadienne, la langue de nos ancêtres nous est rendue ! Dieux ! que mon petit Barthe n'est-il ici ? comme il jouirait de ce résultat ! avec quelle magnifique éloquence il va apprendre cette nouvelle au pays ; je ne pourrai attendre au matin pour la lui apprendre moi-même, j'irai l'éveiller en sortant d'ici

Milord regarde son premier ministre avec des yeux ébahis vu qu'il ne comprend point ces exclamations qui sont faites en français. Mr. Higginson voit qu'il y a quelque quiproquo qu'il ne peut concevoir ; il attend patiemment le retour de la tranquillité.

Le vénérable à Milord :—O passez moi donc cette bienheureuse dépêche, que j'en communique le sens à votre Excellence.

Milord passe à Mr. Viger le *Fantasque* ouvert, lui indiquant du doigt le titre de la dépêche qui a causé tant d'événements.

Le vénérable :—Quoi ! mais c'est le *Fantasque* que vous me donnez-là.

Milord :— Comment prononcez-vous ce moi-là ?

Le vénérable :— Fan...ta-que.

Milord :— Aye ! aye ! *Fun...task*. J'y suis ; je comprends à présent. Si je reste encore seulement une vingtaine d'années en Canada, je finirai par entendre et prononcer passablement le français. Eh bien, mon cher Mr. Viger, je voudrais savoir ce que dit ce *lé fantasquoui* ; d'après quelques mots que je saisis par-ci par-là, il me semble qu'il pourrait y avoir quelque rapport entre cette dépêche supposée et une que j'ai reçue de lord Stanley.

Le vénérable :—En français ? Donnez donc, je vais m'empresser de la traduire à votre Excellence.

Mr. Higginson.—Non, non, en anglais. Oh ! celle-là nous la comprenons parfaitement. Mais nous voulons savoir exactement ce que dit celle que publie ce journal.

Le vénérable.—Ah mon Dieu ! encore une déception. Quoi ! sérieusement, milord m'a fait appeler pour lire un petit journal comme celui-là qui ne procède que par la plaisanterie et la satire, qui n'a pas la moindre importance.

Mr. Higginson.—Comment ! qui n'a pas la moindre importance, et votre journal l'*Aurore* est toujours occupé à le combattre, à dire que c'est l'organe des libéraux, des ex-ministres. Vous voyez bien que cette feuille-là est beaucoup plus sérieuse que vous ne l. dites. Toutes les fois que vous êtes réunis ensemble, vous autres ministres, je vous entends parler beaucoup plus souvent de cette feuille-là que des autres et je crois moi qu'elle fait cent fois plus d'effet que votre *Aurore* qui coûte pourtant bien cher. Et tenez quand le *Pilot* ou la *Minerve* attaquent Mr le secrétaire Daly, il vient nous montrer d'un air triomphant les persécutions auxquelles il est en butte pour l'amour de nous ; mais s'il est attaqué dans le *Fantasque*, il n'en dit mot et je le vois rougir, soupirer, se mordre les lèvres comme un homme bien tourmenté. Ne dites donc point que ces choses-là sont insignifiantes ; en politique tout a quelque portée et bien des plaisanteries s'accrochent par leurs pointes à des endroits où de grands morceaux sérieux glisseraient sans laisser de traces.

Le vénérable soupirant.—Enfin si c'est le plaisir de milord de me voir traduire ce journal, je le ferai avec plaisir ; son Excellence sait que ses moindres désirs sont pour moi des ordres ; et puis (il soupire encore) l'homme dans la vie publique doit se soumettre et baisser la tête devant le bien de la patrie ; depuis longtemps l'abnégation la plus entière est la condition habituelle de mon existence (il soupire de nouveau).

Ici le vénérable se met à traduire aussi bien que possible les pages du *Fan-*

tasque qui contiennent la fameuse dépêche que nos lecteurs connaissent déjà. A chaque passage, milord et son secrétaire privé se lancent des coups d'œil d'intelligence, et à la fin lorsque l'illustre traducteur arrive au passage où nous faisons dire à lord Metcalfe, par lord Stanley, qu'il faut dans les circonstances actuelles faire des concessions au parti libéral et avoir, s'il ne s'en était pas possible, de remédier le ministère; ils s'arrêtent et s'écrient:—Quelle impudence, grand Dieu! croire du vouloir du moins insinuer que votre Excellence puisse se ployer à un remaniement qui devrait certainement être attribué à une défaite et qui serait considéré comme l'aveu d'une faute.

Mr. Dominique.—C'est vrai, mais pourquoi s'arrêter à des fantaisies de petit journal.

Mr. Higginson.—Fantaisies de petit journal qui coïncident remarquablement avec celles de certain ministre des colonies; est il faut que vous sachiez que nous avons reçu une dépêche réelle qui nous enjoint à peu près la même chose.

Mr. Dominique.—Quoi! lord Stanley! en core cet homme-là! Quelle passion a-t-il donc pour les changements de ministère dans les colonies. C'est déjà lui qui nous a fait résigner une fois; faudra-t-il passer encore par une crise? Triste métier que celui de ministre avec un maître comme celui-là. On ne dort jamais tranquille.

Le vénérable.—Calmiez-vous, calmez-vous donc, mon cher collègue. Il faut être prêt à tous les coups qui peuvent nous frapper. Résignez-vous donc à votre sort que la paternelle bonté de notre gouverneur vous en dra sans doute adoucir.

Mr. Dominique.—Comment; que voulez-vous dire?

Le vénérable.—Je veux dire qu'il faut absolument se conformer aux ordres de la mère-patrie. Le ministre des colonies veut que dans les circonstances où la Grande-Bretagne se trouve, il faut que ses possessions soient prêtes à faire un effort pour se défendre contre toute agression extérieure. Il faut donc, si je comprends bien les intentions de milord Stanley, il faut que les libéraux seuls soient à la tête des affaires; de sorte que vous, mon cher ami, et je dirai même plus, mon collègue, vous qui avez toujours appartenu à une autre couleur politique, vous devez laisser la place à d'autres, de même que notre savant procureur-général et notre receveur-général et....

Mr. Dominique. ouvrant de grands yeux.— Et vous mon président?

Le vénérable.—Moi! mais ne suis-je pas, depuis cinquante ans et plus, le chef des libéraux! le patriarche de la réforme en Canada? Mon nom n'a-t-il pas été associé à toutes les luttes de ma pauvre patrie? (il pleure à chaudes larmes.)

Mr. Higginson et Mr. Daly. éclatent de rire; milord a beaucoup de peine à conserver son sérieux!

(L'espace ne nous permet pas encore aujourd'hui de raconter la grande colère de son Excellence. C'est un plaisir que nous gardons pour le prochain numéro.)

Grande joie et en même tems grande inquiétude parmi les sept ou six vigéristes de Québec. On assure que le vénérable président du Conseil Exécutif est attendu à Québec très prochainement. Les marchands de tabac à priser se préparaient dit-on à lui faire une fête à son arrivée; mais quelque mal intentionné leur a dit que l'honorable monsieur voyage avec sa provision, ce qui a suffi pour calmer immédiatement leur enthousiasme. Le reste de la population ne témoigne pas la moindre joie; on se demande seulement avec curiosité s'il amènera avec lui, son Barbe. Tout le monde a quelque hâte de voir comment est bâti l'homme de génie qui a trouvé le moyen de se faire nourrir par le vénérable Mr. Viger.